

LE CANARD

MONTREAL, 29 NOVEMBRE 1879.

A nos Abonnés.

L'abonnement au "Canard"—50 cents pour un an et 25 cents pour six mois—est strictement payable d'avance. Le 1er. Décembre prochain, ceux de nos abonnés qui ne se seront pas conformés à cette règle, seront retranchés de nos livres, sans autre avis.

Draite comme Paquette.

On disait autrefois dans les campagnes du Nord : "draite comme Paquette." Paquette était un original qui passa la plus grande partie de sa vie à mendier, à raconter des histoires et à jouer des tours. Il était chez lui partout, mangeait et couchait où il voulait et marchait constamment comme le Juif-Errant. C'était à qui l'hébergerait pour lui faire raconter des histoires, les enfants couraient après lui pour l'amener à la maison, et quand il arrivait quelque part, le soir, on se couchait tard. Quelquefois cependant après avoir bien amusé les gens qui l'avaient reçu, il leur jouait des tours qu'ils n'aimaient pas toujours.

Il y a une quarantaine d'années, Paquette était parvenu à entrer comme soldat dans un régiment anglais stationné à Québec. Il faisait le service tant bien que mal, était souvent puni, mais se faisait souvent pardonner ses fredaines en faisant rire ses officiers supérieurs. Il aimait naturellement la goutte et avait recours à toutes sortes de ruses pour s'en procurer.

Le colonel de son régiment avait pris l'habitude de donner à ses soldats un congé et une pièce de trente sous le jour de leur naissance. Un jour que Paquette s'ennuyait et désirait s'amuser dans la ville, il se mit à songer aux moyens d'avoir un congé et de l'argent. Une idée le frappa. Il fit sa toilette, se rasa avec soin, se mit sur son trente-six et se dirigeant vers le quartier général, demanda à voir le colonel. On l'introduisit auprès du colonel qui lui demanda ce qu'il voulait.

— Mon colonel, dit Paquette, c'est aujourd'hui le jour de ma naissance.

— Oui, eh bien, tu veux avoir ton congé ?

— Oui, mon colonel, et, vous savez..... une petite pièce d'argent, car sans argent ça ne servirait pas à grand' chose d'avoir un congé.

— C'est bon, dit le colonel, et lui mettant dans la main un trente sous, il ajouta : tiens, amuses-toi, mais prends garde de trop boire.

— Ayez pas peur, mon colonel, merci.

Paquette partit, le cœur gai, passa la journée à la ville avec des amis et revint le soir, un peu rond à la caserne.

Un mois après, Paquette était encore aux abois. Il voulait avoir un congé et de l'argent et ne sa-

vait comment s'y prendre. Après avoir longtemps réfléchi, il ne trouva rien de mieux que de retourner auprès de son colonel et de lui annoncer que c'était le jour de sa naissance. Il repoussa d'abord cette idée, mais finit par l'adopter en disant : "bah, il ne se souviendra pas de moi." Il partit donc, un peu inquiet, cette fois, se rendit auprès du colonel, et lui annonça de l'air le plus innocent du monde que c'était le jour de sa naissance.

— Ah ! dit le colonel, en le regardant attentivement. Eh bien, tiens, prends cette pièce d'argent et va t'amuser, mais prends garde de trop boire.

Paquette était épaté de voir comme son audace réussissait, il remercia avec effusion son colonel et s'en alla.

Comme il allait franchir la porte, le colonel le rappela. Paquette tressaillit comme le malfaiteur qu'on arrête ; mais faisant bonne contenance, il revint et dit :— qu'est-ce que c'est mon colonel ?

— Dis donc, Paquette.

Paquette fit un saut, il ne savait pas que le colonel le connaissait.

— Combien de fois, dit le colonel qui essayait d'être grave, es-tu né ?

Paquette était pris, il se gratta la tête un instant et répondit : Une seule fois, mon colonel, mais mes parents étaient si contents de m'avoir mis au monde qu'ils célébraient deux fois par année l'anniversaire de ma naissance, j'ai continué de suivre cette habitude.

— C'est une mauvaise habitude, reprend le colonel, en riant, c'est comme celle de prendre un coup de trop, tu feras bien de t'en corriger, Paquette.

— C'est vrai, mon colonel, j'essaierai.

— En attendant, va t'amuser.

Paquette ne se le fit pas dire deux fois.



COUACS.

Sous presse et devant paraître la semaine prochaine ; "Le Chanonnier Politique, Illustré du Canard." (Avec musique.) Prix 10 cents ; à la douzaine, 80 cents, payable à livraison. Envoyez vos commandes de bonne heure, vu que le tirage est limité.

Le comble de la distraction : Le rédacteur d'un journal de Montréal qui donne aux typographes ses billets de théâtre au lieu de sa copie.

Quand je pense, disait un cabaleur rouge qui arrivait de Brome, qu'il fallait donner à des habitants riches un écu ou trente sous pour boire avant de les amener voter.

Ce qu'il y a de plus révoltant, disait un bleu, c'est qu'après avoir

acheté les gens, on n'était pas sûr qu'ils voteraient. Tout cela prouve une chose : c'est que le patriotisme et l'honnêteté diminuent d'une manière effrayante parmi notre population, et qu'un électeur est une bête de somme qu'on vend et achète comme un veau ou un cochon. La seule différence, c'est qu'après avoir payé plus qu'il ne vaut on ne sait pas si on l'aura.

M. Chapeau parlait depuis vingt minutes à une assemblée publique dans le comté de Brome.

— Y parle ben ce monsieur-là, dit un cultivateur à son voisin, y les arrange les bleus, hein ?

— Comment ça, dit l'autre, c'est pas contre les bleus qu'il parle, il est pour M. Lynch.

— Ah ! reprit l'autre, j'sus ben content.

En voilà un électeur avancé ! Comment veut-on qu'il en soit autrement, avec des gens qui ne lisent jamais un journal et entendent parler de politique une fois ou deux tous les quatre ans.

Il paraît qu'il ne reste plus un dinde à vendre dans les comtés de Lévis, de Sherbrooke et de Brome.

— Combien payiez-vous, demandait un rouge à un cabaleur bleu qui arrivait de Lévis ?

— Ce que vous avez payé à Rouville et à Chambly, dit le cabaleur bleu, nous avons adopté vos prix.

M. Falkner, autrefois avocat de Montréal, se présentait, il y a une quinzaine d'années, dans un comté situé près de Montréal. Il était plein d'audace, et son adversaire était un homme distingué mais peu habitué aux petites roueries de la politique. Les deux candidats s'étant rencontrés dans une des paroisses du comté, une discussion assez animée s'engagea et M. H... exprima l'opinion que son jeune adversaire était peu capable de répondre aux questions qu'on pourrait lui poser sur les questions politiques du jour.

— Eh bien, s'écria M. Falkner, je parie que je peux poser à mon honorable adversaire une question à laquelle il n'est pas capable de répondre.

— Oui, il est capable, dirent les partisans de M. H..., oui il est capable.

— Non, il n'est pas capable, non non, dirent les partisans de M. Falkner.

— Posez votre question, dit M. H... un peu inquiet.

— Eh bien, dit Falkner, avec un aplomb sans pareil, où étiez-vous, le 24 Juillet de l'année dernière, à huit heures du soir ?

— Comment voulez-vous que je réponde à une pareille question, dit avec raison M. H...

— Je vous le disais bien, Messieurs, s'écria M. Falkner avec un air de triomphe, qu'il ne serait pas capable de répondre à ma question.

— C'est vrai, c'est vrai, crièrent les partisans de M. Falkner.

M. Falkner remporta un grand triomphe ce jour-là.

Deux individus discutaient avec chaleur sur la politique ; naturel-

— Mon bon père, je ne l'essaierai pas, car je ne saurais par où m'y prendre ; et vous l'aimez vous-mêmes.

— Pas assez pour en faire mon fruitier.

— Il le serait pourtant si je mourais, mon père !

Le ministre regarda fixement au visage jeune et rose de sa fille comme pour plonger à travers ; et le poli d'effroi paternel qui s'était formé entre ses deux yeux disparut comme un éclair.

Il n'y a là que de la vie, dit-il en lui frappant doucement sur le front. Aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille.

— Et vous nous rendez les deux enfants les plus heureux de ce monde, répondit Christine dont les yeux noirs étincelaient à travers ses larmes.

— Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée ! Je vous ai donné trop de licence et de liberté ! Voilà présentement que vous me demandez l'impossible. Soyez raisonnable ; et pour vous distraire un peu, votre tante vous présentera à la cour. Vous verrez de belles choses ! vous connaîtrez notre brave et jeune roi... si vous êtes raisonnable !

— Le rude monstre ! s'écria Christine en s'élevant avec vivacité. Je ne souhaite pas le voir ; on dit qu'il hait les femmes.

— C'est une calomnie : il est amoureux d'une.

— D'une belle ?

— Et méchante comme toi.

— Comme moi ? ...

Le comte se mit à rire et l'instinct de Christine s'éveilla, car elle répondit après avoir un peu rêvé :

— Je ne l'ai pourtant jamais vu ?

— Mais il t'a vue, et il dit...

— Que dit-il ? mon père.

Que t'importe d'un monstre qui déteste les femmes ?

— Ah ! ah ! mais il est roi. Que dit-il, enfin ? que peut-il dire ? Je veux le savoir, mon père. Ah ! mon père, dites donc !

Mais le ministre était déterminé à garder le silence, et nulle prière, nulle séduction de la jeune, de la savante Christine ne put lui arracher une autre parole.

— A propos ! s'écria-t-il tout à coup, comme se rappelant une chose qu'il craignait d'oublier, parlons d'autre sujet, d'un sujet sérieux : j'amènerai ce soir un officier pour souper avec moi. Recevez-le bien..... Recevez-le avec déférence : je vous le destine pour mari.

— Je ne veux pas de lui ! cria Christine en courant après son père comme il sortait de la chambre ; si je n'épouse pas mon soldat, je veux mourir fille.

— Que l'amour t'exauce, cousin, dit Adolphe de Hesse en sortant de dessus les longs rideaux de lampas frangés d'or où il s'était furtivement glissé depuis un quart d'heure ; il est doux de faire l'espion pour entendre un avocat tel que toi, mon amour, plaider une cause si désespérée que la mienne !

A CONTINUER.